

# L'Arioste

## Roland furieux

chant I (extrait)

traduit par Michel Orcel

[...]

- VIII Une querelle était née, en effet,  
Entre Orlando et son cousin Renaud,  
Car ils avaient pour la même beauté  
D'un amoureux désir le cœur fort chaud.  
Charles, n'appréciant guère la discorde,  
Qui rendait moins solide leur soutien,  
Leur ôta la donzelle et, pour barrière,  
La confia au vieux duc de Bavière,
- IX La promettant à celui d'entre eux deux  
Qui, au combat, dans la grande journée,  
Lui prêterait le bras le plus précieux,  
Le plus grand tas d'infidél' occirait.  
Et puis, contraire aux vœux fut le succès,  
Car la gent baptisée prit l'escampette,  
Et, comme tant, le duc emprisonné,  
Sa tente se trouva abandonnée.
- X Si bien que, restée là, la demoiselle  
Qui devait être le prix du vainqueur,  
À tout hasard était montée en selle,  
Et n'eut qu'à tourner bride à la bonne heure,  
Présageant bien qu'en ce jour la Fortune  
Serait rebelle à la foi des chrétiens:  
Entrée dans un bois, sur l'étroit sentier,  
Elle encontra un chevalier à pied.

- XI La cuirasse au dos, la tête casquée,  
L'épée battant le flanc, l'écu au bras,  
Plus vivement il courait dans le bois  
Que ne court à Cocagne un va-nu-pied.  
Bergère jamais ne tourna si leste  
Le talon devant un cruel serpent  
Qu'Angélique ici ne fit volte-face  
Quand elle aperçut ce guerrier en chasse.
- XII Cet homme était le vaillant paladin,  
Enfant d'Aymon, seigneur de Montauban<sup>1</sup>,  
Auquel, voilà peu, son cheval, Bayard,  
Avait échappé fort étrangement.  
Lorsque sur la dame il leva les yeux,  
Il reconnut, tout loin qu'il fut encore,  
L'angélique forme et le beau visage  
Qui, dans ses amoureux lacets, l'encage.
- XIII La dame tourne à droite son cheval,  
Et pique à toute bride en la forêt,  
Ne cherche pas plus loin la voie meilleure  
Par la clairière ou bien par le fourré,  
Mais, tremblante et pâle, hors d'elle-même,  
Laisse son destrier frayer la voie.  
De-ci de-là, dans la sylve profonde  
Elle tourna jusqu'à trouver une onde.
- XIV Près du ruisseau se tenait Ferragus<sup>2</sup>,  
Tout en nage, en sueur, couvert de poudre.  
Un grand désir de boire et de repos  
L'a beaucoup éloigné de la mêlée,  
Et, malgré qu'il en ait, il est resté,  
Parce que, rapide, ruisselant d'eau,  
Son heaume a cascadié dans la rivière,  
Et qu'il n'arrive point à l'en extraire.

---

1. Renaud.

2. Chevalier sarrasin.

- XV Aussi fort criant qu'il était possible  
S'en venait la donzelle épouvantée.  
À cette voix, le Sarrasin se dresse  
Sur le rivage, il guette ses beaux traits,  
Et sitôt qu'il la voit, la reconnaît,  
Bien qu'elle soit pâle de peur, bien que  
Depuis longtemps il ne sache rien d'elle:  
Nul doute, c'est Angélique la belle.
- XVI Comme il était galant et qu'il avait,  
Non moins que les cousins, le sang ardent  
Peut-être, il lui offrit toute son aide,  
Hardi, comme portant son casque en tête,  
Tira l'épée, et courut menaçant  
Là où Renaud ne le redoutait pas.  
Certes, souventes fois ils s'étaient vus,  
Mais dans la lutte aussi s'étaient connus.
- XVII Tels qu'ils étaient: à pied, le glaive nu,  
Ils engagèrent là cruel combat;  
Non seuls l'armure et les maillons menus,  
Mais une enclume aurait cédé aux coups!  
Or tandis que l'un l'autre se travaillent,  
Il faut au palefroi presser le pas,  
Car tant qu'il peut tricoter du jarret,  
La dame le pousse par les forêts.
- XVIII Puis comme en vain s'éreintaient les guerriers  
Depuis longtemps pour s'abattre l'un l'autre,  
Alors que, dans les armes, celui-ci  
N'était pas moins savant que celui-là,  
Premier fut le seigneur de Montauban  
À s'adresser au chevalier d'Espagne,  
Comme un qui dans le cœur a tant d'audace  
Qu'il arde tout et ne tient plus en place.
- XIX Il dit: «Tu penseras m'avoir fait tort,  
Et cependant c'est à toi que tu nuis:  
Car si jamais les flamboyantes flèches  
Du soleil neuf ont enflammé ton cœur,  
Que gagnes-tu à me garder ici?  
Quand même tu m'aurais tué ou pris,  
La dame, pour autant, n'est pas à toi,  
Tandis que nous tardons, elle va droit.

- XX Combien vaut mieux, puisque tu l'aim' aussi,  
 Que sur sa voie tu t'en ailles te mettre  
 À la traverse et l'arrêtes sur place,  
 Avant qu'elle ne soit déjà plus loin!  
 Quand en notre pouvoir nous la tiendrons,  
 À qui elle est, par l'épée, nous verrons;  
 Je ne sais autrement, après la rage,  
 Ce qui peut en sortir, sinon dommage.»
- XXI Au païen le propos ne déplut point;  
 C'est pourquoi la tenson fut différée,  
 Et la trêve naquît entre eux si bien  
 (La haine et la colère ainsi s'oublent)  
 Qu'en quittant les eaux fraîches le païen  
 Ne laissa pas à pied le fils d'Aymon:  
 Il l'invite, le prie, le prend en selle,  
 Et se lance aux trousses de la donzelle.
- XXII Oh, la vertu des chevaliers jadis!  
 Ils avaient beau être rivaux, de foi  
 Diverse, ils avaient beau sentir encore  
 De ces grands coups leur corps endolori,  
 Par les bois noirs, les obliques chemins,  
 Ensemble ils vont tous deux sans défiance.  
 Sous les quatre éperons, le destrier  
 Vient où la voie bifurque en deux sentiers.
- XXIII Et les guerriers ne savaient si sur l'une  
 Ou l'autre voie Angélique avait fui  
 (Car on voyait, sans différence aucune,  
 Dessus les deux chemins de récents pas),  
 Ils se livrèrent donc à la Fortune,  
 Renaud par-ci, le Sarrasin par-là.  
 Dans le bois Ferragus erra fort tard  
 Pour se trouver à son point de départ.
- XXIV Il se retrouve donc sur ce rivage  
 Où, dans l'onde, son heaume avait glissé.  
 Comme il n'espère plus revoir la dame,  
 À l'endroit où le casque était tombé,  
 Pour le reprendre au fleuve qui le cache,  
 Il descend au bord de l'humide plage;  
 Mais le casque au sable est si bien fiché  
 Qu'il aura du mal à le décrocher.

- XXV S'étant saisi d'un rameau émondé,  
 Dont il se fait comme une longue perche,  
 Il tâte et sonde l'onde jusqu'au fond:  
 Il n'est point lieu qu'il ne batte ou ne bêche.  
 Et cependant qu'avec cette impatience  
 Il prolonge ainsi sa halte en ce lieu,  
 Il voit au milieu du fleuve, à mi-corps  
 Surgir un guerrier, d'un farouche abord.
- XXVI Il était, fors la tête, tout armé,  
 Et, de la main dextre, il tenait un heaume:  
 Il tenait ce heaume que Ferragus  
 Avait en vain si longuement cherché.  
 Comme en colère il dit au Sarrasin:  
 «Ah, cœur parjure! ah, marane! pourquoi  
 Te soucies-tu de perdre ce harnais  
 Que de longtemps déjà tu me devais?
- XXVII Souviens-t'en donc, païen, quand tu occis  
 (Car c'est bien moi) le frère d'Angélique,  
 Tu promis de jeter, après mes armes,  
 En peu de jours mon casque en le ruisseau.  
 Or si Fortune fait ma volonté  
 (Ce que, pour toi, tu refusas de faire),  
 Ne rougis pas; et si rougir tu dois,  
 Alors rougis d'avoir manqué de foi.
- XXVIII Et si tu veux toujours un digne heaume,  
 Trouves-en un, mais avec plus d'honneur;  
 Il en porte un pareil, Roland, tout comme  
 Renaud (le sien est peut-être meilleur);  
 L'un vient d'Almont, et l'autre de Mambrin:  
 Conquiers donc l'un des deux par ta valeur,  
 Et celui que tu promis, ce trophée,  
 Mieux vaut que tu le quittes en effet.»
- XXIX À l'apparaître imprévu de cette ombre  
 Hors des ondes, le Sarrasin sentit  
 Se hérissier son poil, pâlir ses traits;  
 Sa voix, sur le point de sortir, se tait.  
 Puis entendant Argail (c'était son nom),  
 Qu'il avait occis là, lui reprocher  
 En ces termes sa foi rompue, la honte  
 Et la rage, dedans, dehors, lui montent.

- xxx N'ayant le temps de filer une excuse  
Et sachant bien que l'ombre avait dit vrai,  
Il resta sans réponse, bouche close.  
Mais vergogne le blessa d'un tel trait  
Qu'il jura sur la vie de Lanfuse<sup>1</sup>  
Q'autre casque jamais ne porterait  
Sinon celui, si bon, qu'en Aspremont  
Roland tira du chef du fier Almont.
- xxxI De fait il observa mieux ce serment  
Qu'il n'avait observé le précédent.  
C'est ainsi qu'il s'en va, si malheureux  
Que plusieurs jours il se ronge les sangs.  
Il n'a qu'un but, chercher le paladin  
Par-ci par-là, où il croit le trouver.  
Le bon Renaud connaît d'autre aventure,  
Car il n'a pas choisi même voiture.
- xxxII Renaud n'est guère allé loin quand il voit  
Gambader sous ses yeux son fier coursier:  
«Arrête, ô mon Bayard! arrête-toi!  
Être privé de toi bien trop me peine.»  
L'animal, sourd, ne fait pas demi-tour,  
Et même plus, toujours il accélère.  
D'ire se consumant, Renaud le suit;  
Mais nous, suivons Angélique qui fuit.
- xxxIII Qui fuit par des bois effrayants et noirs,  
De hauts déserts, des lieux morts et sauvages.  
Dans les chênes, les hêtres et les ormes,  
Les frondes qui bougeaient, tous ces branchages,  
Lui avaient fait, par des frayeurs subites,  
Former de-ci de-là de longs voyages;  
Toute ombre sur les monts, dans la vallée,  
Lui fait craindre Renaud, qui l'a filée.
- xxxIV Comme une biche, une jeune chevrette,  
Parmi les frondaisons du bois natal,  
Voit de sa mère ou la gorge ou les flancs  
Déchirés par un guépard – de futaie  
En futaie, loin du cruel, elle vole

---

1. Mère de Ferragus.

Et tremble de terreur, et de soupçon:  
À tout roncier qu'en passant elle touche,  
Elle croit être en la féroce bouche.

XXXV Ce jour, la nuit, et la moitié du jour,  
Angélique vagua sans savoir où,  
Puis vint enfin dans un joli bocage  
Que doucement le vent frais fait bouger.  
Deux clairs ruisseaux, murmurant alentour,  
Y font toujours l'herbe tendre et nouvelle;  
Et de l'onde, brisée par les galets,  
Le cours lent fait entendre un doux couplet.

XXXVI Là, lui semblant qu'elle était à l'abri,  
Loin de Renaud, à des milliers de lieues,  
D'aller par le brûlant soleil meurtrie,  
Elle résout de prendre un peu repos:  
Dans les fleurs elle saute et laisse paître  
Son palefroi, la bride sur le cou;  
Et la bête erre autour des claires ondes,  
Dont la berge d'une herbe fraîche abonde.

XXXVII Mais voici qu'elle voit un beau buisson  
D'aubépines fleuri, de rouges roses,  
Qui se mirait dans le liquide cours,  
Loin du soleil, sous des chênes ombreux;  
Si vide en son milieu qu'il y propose  
Une fraîche cave en les sombres ombres;  
Les feuilles aux rameaux sont si mêlées  
Que n'y entre soleil, vue étoilée<sup>1</sup>.

XXXVIII Tendres herbett' y font dedans un lit  
Qui invite au repos qui se présente.  
La belle dame au beau milieu s'y pose,  
Se couche là, et là bientôt s'endort;  
Mais un long temps ne fut pas à dormir  
Qu'un galop qui résonne elle perçoit:  
Sans bruit elle se lève et voit qu'arrive  
Un cavalier en armes sur la rive.

---

1. Le texte italien dit: « *minor vista* »: «vue inférieure (à celle du soleil)», ce qui peut s'entendre de la vue humaine ou de celle des astres «mineurs».

- XXXIX Ami ou ennemi? ell' ne devine;  
 Bat de crainte et d'espoir son cœur douteux;  
 La fin de l'aventure, elle rumine,  
 Et ne frappe les airs d'un seul soupir.  
 Le cavalier descend sur le rivage  
 Pour reposer sa tête dans sa main,  
 Et dedans sa pensée si bien s'enterre  
 Qu'on le dirait une insensible pierre.
- XL Plus d'une heure pensif, le chef penché,  
 Se tint, Seigneur, le chevalier dolent;  
 Puis se mit, d'une voix lasse, affligée,  
 À se lamenter si suavement  
 Qu'il aurait de pitié fendu les pierres,  
 Rendu clémente une dure tigresse.  
 Soupirant il pleure, sa joue ruisselle  
 Et sa poitrine semble un mont Gibelle<sup>1</sup>.
- XLI «Pensée (disait-il) qui le cœur me glaces,  
 Et me brûl', et fais le deuil qui me ronge,  
 Que dois-je faire, moi, venu trop tard,  
 Quand un autre a déjà cueilli le fruit?  
 À peine j'en reçus mots et regards,  
 Un autre en a ravi l'opime part.  
 Si donc ne me revient ni fruit ni fleur,  
 Pourquoi pour elle affliger plus mon cœur?
- XLII La jeune fille est semblable à la rose  
 Dont, au jardin, sur sa native épine,  
 Tant que seule et tranquille elle repose,  
 Ni pastoureau ni bêtes ne s'approchent,  
 Et le vent suave, et l'aurore humide,  
 Et la terre et l'eau vers elle s'inclinent;  
 Jeunes amants, dames énamourées  
 Aim' en avoir le sein, le front parés.
- XLIII Mais sitôt, de la tige maternelle,  
 Qu'on la retire, et de son rameau vert,  
 Tout ce que lui donnaient le ciel, les hommes,  
 Faveur, grâce, beauté: tout elle perd.

---

1. Ancien nom de l'Etna.

La fille, qui doit avoir plus de zèle  
Pour sa fleur que pour sa vie, ses beaux yeux,  
Si la laisse cueillir, perd la valeur  
Que lui accordaient les amoureux cœurs.

XLIV Vile aux autres, que l'aime seul celui  
À qui elle s'offrit avec largesse!  
Ah, dure Fortune, Fortune ingrate!  
Ils triomphent, moi je meurs de détresse.  
Donc il se peut qu'elle me soit moins chère?  
Donc je pourrais quitter ma propre vie?  
Ah, qu'aujourd'hui plutôt manquent mes jours,  
Si plus ne dois pour elle avoir d'amour!»

XLV Si l'on me demandait qui est celui  
Qui, le ruisseau, de pleurs arrose tant,  
Je répondrais le roi de Circassie  
Blessé d'amour, le fameux Sacripant;  
Je dirais encor que la seule cause  
De son cruel souci, c'est bien d'aimer:  
Car de la belle il est l'un des amants;  
Elle l'a reconnu parfaitement.

XLVI Pour son amour, où le soleil se couche,  
Il est venu du fin fond de l'Orient;  
Car, ô douleur, on lui a dit en Inde  
Qu'elle a suivi Roland vers le Ponant;  
Puis en France il a su que l'empereur  
L'a séquestrée du reste de ses gens,  
Pour la donner à celui des deux comtes  
Dont aux Lys d'or l'aide serait plus prompte.

XLVII Il s'est rendu au champ, il a connu  
La cruelle déroute du roi Charles;  
Il a cherché d'Angélique la belle,  
Mais en vain jusque-là aucunes traces,  
Telle est ainsi la fâcheuse nouvelle  
Qui le fait souffrir d'amoureuse peine,  
S'affliger, se plaindre, et si bien gémir  
Que, de pitié, Soleil pourrait blémir.

XLVIII Tandis qu'il meurt ainsi et se lamente,  
Fait de ses yeux une tiède fontaine,  
Et dit ces mots et tant d'autres paroles  
Qu'il me semble inutile qu'on les conte,  
Lors sa fortune aventureuse veut  
Qu'aux oreilles d'Angélique elles viennent;  
Ainsi survient en une heure, un instant,  
Ce que pour rien, ou mille ans, l'on attend.

XLIX Avec force attentions, la belle dame  
Écoute les façons, les pleurs, les mots  
De qui jamais ne cesse avec sa flamme;  
Ce n'est pas de ce jour qu'elle l'apprend,  
Mais plus dure que colonne et plus froide,  
À la pitié n'en vient point pour autant,  
En femme dont la morgue est très insigne  
Et qui juge que d'elle aucun n'est digne.

L Mais se retrouver seule dans ces bois  
La fait songer à le prendre pour guide,  
Car qui se trouve dans l'eau jusqu'au cou,  
Il est bien obstiné s'il se tient coi.  
Qu'elle laisse voler cette occasion,  
Et plus ne trouvera si sûre escorte,  
Car elle sait constant, de longue main,  
Ce roi, plus que ne l'est tout galantin.

LI Elle n'a pas, pour autant, le dessein  
D'adoucir la douleur qui le détruit  
Et de payer toute peine passée  
Par ce plaisir que tout amant désire;  
Mais elle ourdit et trame une illusion,  
Quelque fiction qui le tienne en l'espoir,  
Pour qu'elle en use à son gré, puis reprenne  
Sa mine de toujours, dure et hautaine.

LII Et hors de ce buisson obscur, secret,  
Elle, imprévue, superbe, se fait voir,  
Comme du bois ou d'une ombreuse grotte  
Diane, au théâtre, ou Cythérée paraît;  
Et elle dit: «La paix soit avec toi!  
Et Dieu défende avec toi notre honneur,  
Et ne veuille, sans justification,  
Que de moi tu aies si fausse opinion.»

- LIII Jamais avec tant de joie, de surprise,  
 Mère ne leva les yeux sur son fils  
 Qu'elle plaignait et pleurait comme mort  
 En ayant vu sans lui rentrer l'armée,  
 Que Sacripant n'eut de joie, de surprise,  
 Quand la grande présence, et les façons  
 Gracieus', et le visage d'ange vrai,  
 Il vit soudain apparaître aussi près.
- LIV Tout plein d'un tendre et amoureux transport,  
 Il court à sa dame, sa déité,  
 Laquelle au col l'enlaça de ses bras,  
 Ce qu'au Cathay sans doute elle n'eût fait<sup>1</sup>.  
 Cet homme étant trouvé, son âme vole  
 Vers le règne paternel, son berceau:  
 Soudain s'avive en elle l'espérance  
 De retrouver bientôt sa riche stance.
- LV Elle lui conte tout, entièrement,  
 Depuis le temps qu'elle l'avait mandé  
 Pour réclamer de l'aide en Orient  
 Au roi des Sèr' et des Nabathéens:  
 Combien de fois Roland l'a préservée  
 De la mort, des périls, du déshonneur,  
 Qu'ainsi sa fleur est restée comme au jour  
 Où sa mère lui a donné le jour.
- LVI C'était peut-être vrai, mais peu crédible  
 Pour qui de son bon sens eût été maître;  
 Pourtant cela lui sembla très possible,  
 Car il nageait dans une erreur bien pire.  
 Amour fait invisible ce qu'on voit,  
 Et l'invisible à l'homme, il le fait voir.  
 Il y crut donc: nature est ainsi faite  
 Qu'elle prête foi à ce qu'elle souhaite.
- LVII «Si, sottement, le chevalier d'Angers  
 Ne sut pas se saisir de l'occasion,  
 Tant pis pour lui! Car sitôt la Fortune  
 Ne lui redonnera telle portion»  
 (Ainsi, muet, se parlait Sacripant);

---

1. Angélique est princesse du Cathay, c'est-à-dire de la Chine.

«Mais l'imiter, je saurai m'en garder  
En négligeant ce bien qui m'est prêté  
Pour me plaindre après que je l'ai raté.

LVIII Je cueillerai la matinale rose,  
Qui sa fraîcheur pourrait perdre en tardant.  
Je sais qu'à femme on ne peut faire chose  
Qui plus suave et plus charmante soit,  
Quoique colère elle en montre souvent,  
Et s'en afflige aussi et même en pleure:  
Ne m'arrêtent refus ou feint dédain  
Que je n'aie tôt incarné mon dessein<sup>1</sup>.»

LIX Ainsi dit-il, et tandis qu'il s'apprête  
Au doux assaut, un grand bruit qui résonne  
Au fond du bois lui parvient aux oreilles:  
De mauvais gré, le voilà qui s'arrête,  
Et se casque (la coutume en effet  
Voulait que de partout l'on fût en armes),  
Court à son destrier, lui met la bride,  
Monte, saisit sa lance et son égide.

LX Voici du bois venir un cavalier  
Qui a l'aspect d'homme gaillard et fier:  
Candide ainsi que neige est son armure  
Et plume blanche il porte à son cimier.  
Lors Sacripant, qui ne peut pas souffrir  
Que l'importune route de cet homme  
Lui ait interrompu son grand bonheur,  
Lui jette des regards pleins de fureur.

LXI Et quand l'autre est plus proche, il le défie,  
Croyant qu'il lui fera vider l'arçon.  
L'autre, dont je ne pense pas qu'il vaille  
Beaucoup moins que le roi, et qui le montre,  
Il coupe court à ses fières menaces,  
Pique des deux, tout en baissant sa lance.  
Sacripant fond sur lui comme tempête  
Et les deux se retrouvent tête à tête.

---

1. Le texte italien joue sur la polysémie du mot «disegno» («dessein» et «dessin»), d'où les allusions, dans l'original, à la double action d'«ombrer» et d'«incarner».

LXII Ni les taureaux ni les lions en amour  
Si crûment l'un sur l'autre ne se jettent  
Que, dans leur fier assaut, les deux guerriers  
Qui se transperçèrent leur bouclier.  
Le choc fit trembler de la terre au ciel  
Les vallons herbeux jusqu'aux cimes nues;  
Par chance, les hauberts étaient parfaits  
Et les deux seins échappèrent aux traits.

LXIII Les chevaux à leur but filèrent droit,  
Se choquèrent ainsi que des béliers;  
Celui de Sacripant mourut de suite:  
Vivant, on le comptait parmi les bons;  
L'autre aussi chut, mais il se redressa  
Aussitôt qu'il sentit les éperons.  
Celui du païen, que la mort empêtre,  
Pesait de tout son poids dessus son maître.

LXIV L'incognito champion resté debout,  
Voyant l'autre cheval gisant à terre,  
Se jugea rassasié de ce combat  
Et ne se soucia pas d'une autre guerre;  
Mais, dans la sylve, où le chemin est droit,  
Il se lance au galop à toute bride,  
Et avant que le roi ne se dégage,  
Il court déjà au loin dans son voyage.

LXV Comme le laboureur tout étourdi,  
Quand est passée la foudre, se relève  
Du lieu où le fracas céleste, auprès  
De son bétail tué, l'avait jeté,  
Et contemple sans feuilles, sans ramure,  
Le pin qu'il aimait voir naguère au loin,  
Tel se leva le païen dessellé,  
Angélique assistant à la mêlée.

LXVI Il soupire, il gémit, non de souffrir  
D'une jambe ou d'un bras démis, rompus,  
Mais de vergogne, et tant que, de sa vie,  
Jamais il n'eut si rouges les deux joues:  
Outre qu'il est tombé, c'est Angélique  
Qui, du poids du cheval, l'a soulagé.

Il en serait resté muet, je crois,  
S'elle ne lui avait rendu la voix.

- LXVII «Ah (dit-elle), seigneur, ne vous déplaîse!  
Car si vous avez chu, la faute en est  
Au destrier, qui, plutôt qu'une joute,  
Avait besoin de repos, et de paître.  
Quant au guerrier, il n'accroît pas sa gloire,  
Et même il a montré qu'il est perdant,  
Car, à ce que j'en sais, je puis le dire:  
C'est lui qui a quitté le champ, messire.»
- LXVIII Tandis qu'elle console le païen,  
Voici, portant un cor et une bourse,  
Venir au grand galop sur un roussin  
Un messenger de fatigue accablé,  
Lequel, une fois proche, demanda  
Au roi s'il n'aurait vu quelque guerrier  
Avec un écu blanc, un blanc plumet,  
Qui, à grand trot, traversait la forêt.
- LXIX Sacripant répondit: «C'est lui, tu vois,  
Qui m'a désarçonné, et qui s'éloigne.  
Mais dis-moi donc son nom pour que je sache  
Quel chevalier a pu me mettre à pied.  
Et l'autre dit: «Sur ce que tu demandes,  
Je puis te satisfaire sans retard:  
C'est la haute valeur d'une donzelle  
Qui t'a tiré, sache-le, de ta selle.
- LXX Grande est sa force, et sa beauté plus grande;  
Je ne te tairai pas son nom fameux:  
C'est Bradamante, oui, qui t'a ravi  
Tout cet honneur que tu t'étais conquis.»  
Ayant ainsi parlé, lâchant la bride,  
Il planta là le Sarrasin chagrin,  
Qui, ne sachant ce qu'il peut faire ou dire,  
Est enflammé de honte plus que d'ire.
- LXXI Puis quand il eut en vain pensé longtemps  
À sa mésaventure et, pour finir,  
Se fut trouvé vaincu par une femme  
(Plus il y pense et plus sa douleur croît),

Sombre, il monta sur l'autre bête, et puis  
Avec force douceur, sans dire un mot,  
Prit la dame en croupe, la réservant  
À usage plus doux, lieu plus clément.

LXXXII À peine s'ils avaient trotté deux milles  
Qu'alentour ils entendent la futaie  
Sonner d'un bruit si fort, d'un tel fracas,  
Qu'on dirait bien qu'en tremble la forêt;  
Presque aussitôt un grand cheval paraît,  
Harnaché d'or et richement paré,  
Qui saute fosses et buissons, et casse  
Les branches et les troncs qui l'embarrassent.

LXXXIII «Si l'air obscur, si ces rameaux mêlés  
(Dit la dame) ne trompent pas ma vue,  
Ce destrier qui s'ouvre la voie close  
Au beau milieu des arbres, c'est Bayard.  
Oui, certes, c'est Bayard, je le connais;  
Ah, comme il comprend bien notre besoin!  
Un seul roussin pour deux est incommode:  
Il va faire la route plus commode.»

LXXXIV Le Circassien, pied à terre, s'approche  
Du destrier, pensant saisir sa bride;  
Comme l'éclair, le cheval se retourne,  
Et quel beau coup de croupe il lui décoche!  
Cependant la ruade tombe à vide:  
Que serait-il resté du chevalier?  
Car ces sabots avaient tant de puissance  
Qu'il eût pulvérisé une potence.

LXXXV Puis la bête, mansuète, s'en va  
Vers la donzelle, humblement, presque humaine,  
Comme le chien sautille autour du maître  
Quand il s'est éloigné quelques journées.  
Bayard se souvenait encore d'elle:  
En Albraque, sa main le nourrissait,  
Dans ce temps où tant elle avait d'amour  
Pour Renaud le cruel, Renaud le sourd.

LXXXVI De la main gauche elle saisit la bride,  
De l'autre elle caresse le poitrail:

Ce destrier, qui avait tant d'esprit,  
Comme un agneau se soumet à la dame.  
Et Sacripant, cependant, en profite:  
Il monte sur Bayard et le tient court.  
Lors, du roussin soulagé, la donzelle  
Laisse la croupe et se remet en selle.

LXXVII Mais soudain, tournant ses yeux, elle voit  
Venir, tout sonnante d'arm', un grand piéton.  
D'un coup elle s'enflamme de colère,  
Car elle a reconnu le fils d'Aymon<sup>1</sup>.  
Plus que sa vie, lui l'aime et la désire;  
Elle, le hait comme grue le faucon.  
Jadis lui la fuyait comme la mort;  
Elle l'aimait: ils ont changé de sort.

LXXVIII Et la faute en revient à deux fontaines  
Dont les liqueurs ont un effet divers  
(Toutes les deux sont là-bas en Ardennes):  
D'aimant désir, l'une remplit le cœur;  
Qui boit de l'autre, il reste sans amour  
Et voit tourner en glace son ardeur.  
Renaud a goûté l'une: amour l'enchaîne;  
Angélique a bu l'autre, et c'est la haine.

LXXIX La liqueur mêlée d'un secret venin  
Qui change en haine l'amoureux souci  
Fait que la dame, apercevant Renaud,  
S'assombrit d'un seul coup, et d'une voix  
Tremblante, d'un air de tristesse plein,  
Elle supplie Sacripant, le conjure,  
De ne point attendre ce chevalier,  
Mais de piquer ensemble leurs coursiers.

LXXX «Suis-je donc (dit le païen), suis-je donc  
En si peu de crédit auprès de vous  
Qu'inutile vous me jugiez, inapte  
À pouvoir vous sauver de ce piéton?  
Les batailles d'Albraque seraient-elles  
Sorties de votre esprit, et cette nuit  
Lorsque, pour vous, seul et tout nu, je fus,  
Contre Agrican et l'armée, votre écu?»

---

1. Renaud.

LXXXI Elle ne répond pas, ne sait que faire,  
Parc' que Renaud est tout près désormais:  
Au Sarrasin il lance des menaces,  
Car il a vu, reconnu le cheval,  
Et reconnu l'angélique visage  
Qui dans son cœur a jeté l'incendie.  
Ce qui survint entre ces deux géants,  
Je veux le réserver au chant suivant.

(La version intégrale du poème est à paraître aux Éditions du Seuil)